

Pierre Voillery

**L'Hellénisme et la Renaissance nationale bulgare.
Acculturation, modèle ou matrice!?**

L'actualité récente a remis sur le devant de la scène la question des identités nationales dans les Balkans. Il faut reconnaître que celle-ci n'avait jamais quitté le plateau. Elle s'était simplement esquivée. L'étude de la formation de ces identités et les influences qu'elles exercèrent les unes sur les autres conservent toute leur justification. Dans ce cadre, la Grèce du nord m'est apparue comme un observatoire tout désigné pour s'attarder un peu sur l'influence du modèle hellénique sur la Renaissance bulgare dans les années 1830 à 1860.

Par le passé, les questions scolaires et religieuses comme la presse et l'édition ont retenu mon attention. L'histoire de ma famille, dont l'un des membres, Alexandre Exarh² figure au centre de la Renaissance bulgare et au croisement d'influences multiples, occidentales comme helléniques, ne cesse d'inciter mon regard à se porter vers cette région. Ma vie en Grèce et la très insuffisante connaissance que j'ai acquise de la langue m'ont néanmoins permis de lire la littérature historique sur le sujet, ou, à tout le moins, quelques livres consacrés à lui. J'y ai perçu ce qui ressemble à la nostalgie d'un paradis perdu, un lieu mais aussi un temps où l'on vivait ensemble, où la sociabilité l'emportait sur les rivalités. Un très beau livre de mémoire: *Thraki, to stavrodromi Ton Ellinon, le carrefour des Grecs*³ en témoigne. Ces raisons, autant scientifiques que personnelles m'ont aidé à mieux mesurer combien le modèle hellénique avait compté dans la formation de l'identité nationale bulgare voici deux siècles.

1. Conférence prononcée à l'IMXA dont je remercie ici le président, le Professeur Kontis, et le directeur, le Professeur Mourellos pour leur aimable invitation. Le texte, ici-même publié, conserve son caractère oral.

2. Mon arrière-arrière grand-père maternel.

3. Ed. Adam, Athènes 2000, pp. 396.

Cette question me paraît être au centre du débat. Car les historiens savent que la génération spontanée en matière nationale n'arrange que les politiciens, qu'il n'existe pas de hasard dans ce domaine plus que dans d'autres, que les coïncidences ne sont pas fortuites dès lors que l'on en cherche les racines et qu'au bout du compte, le jeu des possibles est souvent plus restreint qu'on le croît.

L'intérêt que je porte à ce sujet n'est pas nouveau⁴. Voici maintenant un peu plus de vingt ans, j'avais eu l'honneur d'être invité à un colloque international du C.N.R.S. à l'occasion duquel, avec la fougue de la jeunesse, j'avais présenté une communication intitulée "structures sociales et Renaissance bulgare"⁵. Je voulais montrer que l'identité bulgare s'était maintenue sous les cinq siècles du régime ottoman à travers la survivance de structures sociales locales et qu'il n'était pas possible de comprendre le processus de la Renaissance bulgare si on l'extrayait de son contexte ottoman ou si on cherchait à tout prix à l'inscrire dans un cadre idéologique. De ce texte, je ne retirerais pas une ligne si me fallait le ré-écrire. En revanche, j'en ajouterai quelques unes car, il faut bien l'avouer, ce travail de jeunesse esquivait la question du rôle joué par l'hellénisme dans la formation des élites chrétiennes ottomanes balkaniques modernes et réduisait le rôle de l'église aux seuls monastères.

C'est à cet exercice que je vais tenter de me livrer aujourd'hui. Montrer à travers des exemples, que c'est dans un cadre hellénique fondé sur la religion et la tradition que les populations bulgares ont vécu des siècles durant, un cadre qui ne différait guère de celui des autres populations chrétiennes de l'Empire même si le fait de vivre dans la proximité immédiate de la capitale et le long des grands axes de communication rendit la présence ottomane parfois plus pesante. Que c'est grâce à l'hellénisme que les élites bulgares purent se former et accéder à la philosophie des lumières et au monde moderne. Que "ce sentiment d'appartenir à un vaste ensemble orthodoxe se reconnaissant dans la tradition byzantine et dont le ciment culturel était la langue savante

4. Cet intérêt est ancien puisque ma thèse de doctorat portait sur les tendances occidentales au sein de la Renaissance bulgare qui, il faut le rappeler de temps à autre, ne fut pas victime d'une fatale attraction vers la grande soeur slave orthodoxe.

5. In *Economie et société dans l'Empire ottoman (fin du XVIIIème - début du XXème siècle)*, Jean-Pierre Bacqué-Grammont et Paul Dumont ed., Colloques internationaux du C.N.R.S., Paris 1983, pp. 243-249.

grecque”⁶ se prolongea dans la sphère privée. Cette idée n'est pas très originale. Des chercheurs renommés et bien plus compétents l'ont développée avant moi, que ce soit Benjamin Baude ou Bernard Lewis⁷, le professeur Stavrianos sans oublier de nombreux historiens bulgares. Mon ambition, mesurée, ne sera, ici, que d'essayer de récapituler brièvement les données du problème.

I. Le temps long de l'histoire: la communauté d'institutions

Remontons dans le temps pour le redescendre. Cette descente du cours de l'histoire nous permettra d'atteindre l'époque qui nous intéresse, la première moitié du XIX^{ème} siècle, après avoir vu en chemin le paysage dans lequel se situent les événements qui nous intéressent. Cette première partie est sans doute celle sur laquelle il me semble le moins nécessaire d'insister, tant elle apparaîtra évidente à chacun. C'est le domaine du temps très long, de la très longue durée, celui des structures institutionnelles communes qui, dans cette région du sud-est européen, se caractérisent par une continuité et une stabilité remarquable.

Première de ces institutions communes, l'antiquité de l'influence de la langue et de la culture hellénique dans les Balkans. Cette réalité culturelle trouve son origine dans l'antiquité classique, puisque le sud de la péninsule balkanique comme les rives du Pont Euxin vivaient dans cette atmosphère. La langue grecque était la *koïnè* de l'Empire romain, bien au-delà des Balkans. Elle le demeure dans l'Empire byzantin et dans les États qui appartiennent à sa zone d'influence. Elle est “la *lingua franca* de la plupart de la bourgeoisie mercantile balkanique ottomane”⁸. Le prestige de la culture et de l'histoire de l'antiquité classique et hellénique parmi les populations slaves des Balkans méridionaux fera le reste.

Deuxième institution, Byzance auprès de laquelle, ou au sein de laquelle les populations bulgares vécurent pendant tout le moyen-âge.

6. Alexandre Popovic, Bernard Lory, “Au carrefour des Balkans, Bitola 1816-1918”, in François Georgeon, Paul Dumont ed., *Les villes à la fin de l'Empire ottoman*, Paris, L'Harmattan 1992, pp. 75-94.

7. Benjamin Braude et Bernard Lewis, *Christians and Jews in the Ottoman Empire*, New York, Holmes et Meier 1982.

8. Richard Clogg, “The greek millet in the ottoman empire”, in Baude et Lewis, *Christians and Jews*, *op.cit.*, vol. 1, p. 188.

Les preuves? Elles abondent. J'en choisirai deux que je me contenterais de citer. Le modèle politique et culturel des royaumes de la Bulgarie médiévale est profondément inspiré par le modèle byzantin. Et, c'est le second exemple, si Byzance fut autant un modèle qu'un rival à combattre, on peut se demander si l'objet de cette lutte ne fut pas l'ambition d'être reconnu comme un égal, comme incite à le penser le fait que les armées bulgares s'arrêtèrent toujours devant les murs de la ville impériale, Carigrad, mais ne cherchèrent jamais à la priver, par une humiliante conquête, de son rang à nul autre pareil. Enfin faut-il rappeler que c'est de cette ville où nous sommes que partirent Cyrille et Méthode dans leur oeuvre d'évangélisation des Slaves. Que l'alphabet qu'ils inventèrent, le glagolithique, se fondait sur l'idiome slave parlé dans la région, que l'alphabet cyrillique est directement dérivé de l'alphabet grec.

Troisième institution, la Religion et plus particulièrement l'orthodoxie, la participation à une confession identique, à des rites communs. Le processus remonte au VIIIème siècle lorsque le tsar Boris préfère l'obéissance de la capitale impériale à celle de Rome, car, ayant posé la question de la compatibilité des us et coutumes bulgares, il reçut du patriarche une réponse plus conciliante que celle du pape⁹. Franchissons sans nous attarder quelques siècles et arrêtons-nous aux XVIIème, XVIIIème et XIXème. Chacun connaît la polémique contre l'hégémonie militant du clergé phanariote à l'encontre des Bulgares qui accompagne souvent ce sujet. Cette interprétation est pour partie justifiée, car il s'agit bien d'un lent processus d'étouffement ponctué de paroxysmes brutaux. Mais elle n'est que partiellement justifiée car, comme je vous le montrerais dans un instant, le clergé patriarcal ne fut ni aussi mauvais, ni aussi mal intentionné que ce que l'on en dit si souvent. Pour reprendre l'analyse d'un bien meilleur connaisseur que moi de l'histoire ecclésiastique de la région, René Janin, dans *le dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, lorsque l'archevêché d'Ohrid, dont la juridiction s'étendait sur une partie des populations bulgares, perdit son autonomie en 1767, cela faisait déjà bien longtemps qu'il avait perdu son identité slavo-bulgare. Les dignitaires étaient grecs ou hellénisés, l'ensemble du personnel était hellénisé, la liturgie slavonne n'était plus utilisée qu'en

9. *Histoire de la Bulgarie*, collectif, Horvath 1977, p. 99 et sq.

de rares occasions¹⁰. Les fidèles bulgares ne comprenaient pas davantage le slavon d'église que le grec utilisé par le clergé lorsqu'il n'était pas bulgare. L'antique langue slave sacrée était d'autant moins compréhensible que la langue vernaculaire avait tout naturellement évoluée, qu'elle variait d'une région à l'autre selon la gamme infinie des variations dialectales. Il faut attendre le milieu du XIX^{ème} siècle pour que, à l'image des autres populations européennes, son unification et sa transformation en langue nationale intervienne. Ce fut précisément l'oeuvre de cette génération imprégnée d'hellénisme dont nous parlons aujourd'hui.

Quatrième institution qui nous rapproche de notre sujet, *l'Empire ottoman et le système des milletim*. Les structures sociales et institutionnelles conditionnent bien des comportements historiques. A ce titre l'Empire ottoman et son système de représentation des populations offrent un beau modèle de cohabitation séculaire, dont il est difficile de penser qu'il ne favorisa pas des échanges inter-ethniques d'autant plus profonds qu'ils furent ancrés dans la très longue durée. Ici encore, point n'est besoin de citer de nombreux exemples. Deux suffiront, dont l'existence s'étend sur la totalité du règne ottoman sur les Balkans. Le premier porte évidemment sur le rôle de l'église et du clergé comme représentant et administrateur des populations (les *milletim*). C'est le Patriarcat qui administre et représente les chrétiens depuis 1453. Le second exemple appartient au domaine économique car, dans les régions à population mixte, les *esnafs* (les corporations) regroupaient tous les artisans du métier concernés, quelle que soit leur religion ou leur langue. A Plovdiv ou à Pazardzik au début du XIX^{ème} siècle, l'*esnaf* des *abaci* (les tisserands) est majoritairement bulgare. Pour autant, les actes sont rédigés en grec et ses dirigeants sont autant grecs que bulgares¹¹.

Cinquième institution enfin, le commerce et la constitution d'un réseau d'échange impérial et transnational à l'époque où l'Empire ottoman s'intègre à l'économie mondiale comme l'a montré Immanuel

10. Article *Bulgarie, le patriarcat gréco-bulgare d'Ohrid*, Paris 1937.

11. Nikolaj Todorov, "La coopération bulgare-grecque dans le domaine du développement économique aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles", in *Premier colloque bulgare-grec sur les relations culturelles entre Grèce et Bulgarie du milieu du XV^{ème} siècle au milieu du XIX^{ème} siècle*, Salonique, I.M.X.A. 1980, pp. 9-19. Zina Markova, "Le patriarcat de Constantinople et la vie culturelle bulgare (XVIII^{ème}-XIX^{ème} siècle)", *ibidem*, pp. 227-237.

Wallerstein¹². Cet essor commercial, auquel les Bulgares participeront à partir du milieu du XVIII^{ème} siècle, doit être attribué avant tout au “*conquering Balkan orthodox merchants*”¹³, dont les plus importants constitueront la société phanariote. Les Grecs étaient parmi les principaux acteurs du commerce international, le grec était la langue de ce commerce, du commerce infra-impérial, souvent du commerce local. Les contrats étaient rédigés en grec. Connaître la langue était la condition *sine qua non* de toute pratique commerciale un tant soit peu ambitieuse.

II. La société phanariote - Un modèle efficace et ouvert

Nous voici enfin au coeur du sujet après un détour qui, en tout état de cause, m’a paru nécessaire.

C’est d’une question centrale dont nous allons parler maintenant: la place des Bulgares dans la société phanariote. Mon propos ici n’est pas de traiter de l’origine des phanariotes, ces Grecs qui surent mettre leur compétence, leur réseau et leur influence au service de la haute administration ottomane à une époque où elle se vit contrainte de s’ouvrir vers les puissances occidentales à la fin du XVII^{ème} siècle. Peu à peu, ils conquièrent le Patriarcat (installé au Phanar, d’où leur nom), les dignités ecclésiastiques, la direction des provinces roumaines, de nombreuses charges civiles comme la collecte des taxes et les fermages. Le XVIII^{ème} siècle marque l’apogée de cette influence. La question est posée: la société phanariote était-elle un monde clos, un monde réservé aux Grecs? Ou était-ce une société ouverte aux autres et sur le monde, perméable aux idées modernes et lumières, fussent-elles adaptées aux réalités locales, et acceptant la présence en son sein d’éléments exogènes dès lors qu’ils acceptaient ses valeurs? L’imbrication entre société phanariote et société ecclésiastique est telle au XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles que répondre à la question sur la société phanariote est aussi répondre à celle sur la société ecclésiastique. Certes, la thèse selon laquelle l’intérêt de la Grande Eglise et de la hiérarchie phanariote les portait naturellement vers le maintien de la situation de co-régence qui existait depuis 1453, et

12. Immanuel Wallerstein, Resat Kasaba, “Incorporation into the world economy. Change in the structure of the ottoman Empire.1750-1839”, in *Economie et Société dans l’Empire ottoman, op.cit.*, pp. 335-354.

13. Traian Stojanovich, in *Journal of Economic History* XX₂ (Juin 1960) 243-313.

qu'ils étaient opposés à l'émergence des mouvements nationaux, qu'ils soient bulgares ou autre, cette thèse donc, est fondée. Elle est toutefois insuffisante car elle nous interdit de voir l'ambivalence de la société phanariote, ses contradictions qui font que, en même temps que la hiérarchie ecclésiastique s'opposait aux mouvements nationaux, certains de ces représentants figuraient au premier rang de ceux-ci (c'est un évêque qui proclame l'insurrection grecque, c'est un moine qui exhume l'identité bulgare de grimoires athônites). C'est cette même société qui donne à la *Filiki Etairia* le premier de ses chefs: Alexandre Ypsilanti, issu de l'une de ses lignées les plus prestigieuses. En s'éloignant des passions, les études sur le personnel et les institutions phanariotes ont connu de sérieux progrès depuis une vingtaine d'années. Les colloques co-organisés par l'IMXA et l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences de Bulgarie y ont contribué¹⁴.

A cet égard, le rôle de l'église et le comportement du haut clergé phanariote, depuis le fin du XVIIIème siècle, méritent d'être examinés avec une exigence d'objectivité. L'activité du métropolite Hilarion de Tărnovo dans les années 1820-1830 me paraît digne de quelques développements tant elle est riche d'enseignements. Le personnage est bien connu. Son philhellénisme passe pour avoir été si virulent qu'il est accusé des pires violences à l'encontre des Bulgares. Il faut sans aucun doute tenir un discours plus modéré si l'on veut approcher la vérité. Car Hilarion de Tărnovo ne fut sans doute pas cet acharné qui aurait rendu odieuse les causes qu'il défendait. Ce fut aussi un homme dont l'action, "revisitée" par James Clarcke¹⁵, témoigne d'une sensibilité positive à la situation des Bulgares de son éparchie, difficilement conciliable avec l'image d'un zélateur. Etudiant le cas d'une importante famille bulgare, les Exarh de Stara Zagora, j'ai constaté que ce même Hilarion alors exilé à Dydimotikho, était intervenu auprès du gouverneur ottoman d'Édirne

14. Les études de Zina Markova sont représentatives de cette intelligence de l'environnement et de l'auditoire. Si elle témoigne d'une réelle hostilité au clergé grec dans *Bălgarskoto čerkovno nacionalno dviženie do krimskata vojna (Le mouvement national religieux bulgare jusqu'à la guerre de Crimée)*, Sofia, B.A.N. 1976, pp. 219, elle aborde la chose sous un jour bien plus favorable, et plus proche de la réalité, dans "Le patriarcat de Constantinople", *art.cit.*

15. James Clarcke, "Hilarion of Tarnovo revisited in the light of historical criticism", in *Actes du premier congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*, Sofia, B.A.N. 1969, T.IV, pp. 269-278.

afin de faire libérer un Bulgare, “injustement emprisonné”¹⁶. De même, les titulaires du siège métropolitain de Veliko Tărnovo ont-ils depuis 1684 un représentant laïc à Stara Zagora, *kaza* éloigné de la métropole et séparé de celle-ci par le Balkan. Ce point nous intéresse particulièrement, car ce représentant qui avait la charge de surveiller le comportement du clergé et l’enseignement dispensé par celui-ci dans l’ensemble du *kaza* était un Bulgare. La fonction se transmettait par primogéniture mâle au sein d’une même famille pendant un siècle et demi¹⁷. Un Bulgare donc, un laïc également, et non pas un clerc ou un pape, grec de surcroît. Le comportement d’Hilarion de Tărnovo n’est pas unique. D’autres prélats grecs eurent un comportement de bon pasteur et oeuvrèrent en faveur de l’éducation parmi leurs ouailles bulgares. Citons Nicéphore de Plovdiv ou Meleti de Sofia¹⁸. Une étude précise du comportement des dignitaires ecclésiastiques pendant la Renaissance bulgare aboutirait sans doute à des résultats contrastés et permettrait d’éclairer sous un jour différent la question du maintien de l’identité bulgare.

Passons au *clergé bulgare*. La chose est mieux connue. Elle sera donc plus facile à traiter. Le tableau traditionnel montrait des Bulgares cantonnés au bas clergé, incultes, maîtrisant à peine la lecture et l’écriture. Si la chose est vraie, l’historien ne peut limiter son étude à cette réalité. Des recherches plus avancées ont montré que des accès aux emplois supérieurs existaient d’une part, et d’autre part, que cette situation n’était pas l’apanage exclusif des Bulgares¹⁹. Accéder aux emplois supérieurs était une entreprise ardue et extrêmement coûteuse pour tous les candidats, qu’ils fussent bulgares, serbes, grecs. Il est vrai que la proportion d’évêques d’origine bulgare est moins élevée comparée à d’autres. L’explication d’une exclusion des Bulgares des charges supérieures par la hiérarchie phanariote pour des raisons ethniques ne résiste pas à l’analyse et surtout aux exemples *a contrario*. Pour ma part, j’y verrais deux raisons. Première raison, la base démographique des élites bulgares, et donc

16. Pierre Voillery, “Russophilie ou francophilie dans la renaissance bulgare? A propos d’un ‘activiste de la renaissance bulgare’. L’autobiographie d’Alexandre Exarh. 1810-1891”, in *Cahiers du Monde Russe et Soviétique* XXII (4) (oct.-déc. 1981) 401-416.

17. Pierre Voillery, “Histoire d’un patronyme. L’origine et le nom d’une famille bulgare à l’époque ottoman”, *Revue d’Études Slaves* LX₂ (1988) 507-512.

18. Zina Markova, *art.cit.*

19. L. S. Stavrianos, *op.cit.*, p. 281.

le développement culturel de cette population, était moins large que d'autres, plus particulièrement que celle des élites phanariotes et grecques. Le nombre de candidats est donc mécaniquement moins élevé. Bien que tardifs, deux chiffres donnent une idée de ce retard de développement culturel. Le nombre de Bulgares sachant simplement lire et écrire dans les *kaza* de Haskovo et de Razgrad en 1850 ne dépasse par 1% de la population. A Stara Zagora, l'un des pôles les plus dynamiques de la renaissance scolaire, il atteint à la même époque à peine 3%²⁰. Le second chiffre est aussi évocateur, puisque le décompte effectué par Thomas Meininger montre que le nombre de Bulgares ayant effectué des études supérieures hors de l'Empire entre 1835 et 1878 atteint péniblement 200²¹. Seconde raison, économique, celle-là. Le coût élevé des dépenses à effectuer en vue d'obtenir une métropole, qui, en raison de la simonie —renforcée par la concurrence entre les candidats— pratiquée alors sur une grande échelle, allait bien au-delà des exigences des autorités ottomanes qui savaient en jouer pour leur plus grand profit. Dépenses dont le remboursement était loin d'être assuré, celui-ci dépendant de la durée du règne et de la capacité des populations à supporter la pression fiscale. Bref, un coût élevé que les élites bulgares pouvaient d'autant plus difficilement prendre en charge que leur assise économique et démographique était étroite. On connaît pourtant plusieurs évêques bulgares à la fin du XVIIIème et dans la première moitié du XIXème siècle qui montrent que la porte n'était pas fermée. J'en citerais quelques uns: Sofronij de Vraca (fin XVIIIème), Sérafim de Samokov (début XIXème), Dyonisijs de Tatar Pazardžik (à cheval sur les deux siècles), Zaharij de Skopje (début XIXème), Agapi de Vraca (1830-1840)²², et d'autres encore, comme Avksentij de Veles dans les années 1840-1850 ou Anthyme de Vidin qui fut recteur de l'école théologique patriarcale de Halki avant de devenir exarque de l'Eglise bulgare en 1872²³. Ces remarques valent

20. Bibliothèque nationale de Sofia, Fonds Alexandre Exarh, BIA II A 5459, 4 folii, relevés effectués en 1850.

21. Thomas Meininger, *The formation of a bulgarian intelligentsia*, University of Wisconsin, thèse dactylographiée en 1975, pp. 524 (Publiée en 1985).

22. Zina Markova, *art.cit.*

23. Afrodite Alexieva, "Collections personnelles de livres grecs dans les terres bulgares pendant le réveil national", in *Cinquième colloque sur les relations et influences réciproques entre Grecs et Bulgares*, Salonique, I.M.X.A. 1991, pp. 13-31.

également pour le monde monastique puisque c'est dans le couvent athônite de Hilandar, qu'est écrite *l'Histoire slavobulgare* par Paissij, en 1762, livre considéré comme l'acte fondateur de la Renaissance bulgare et dont les sources grecques ont été mises en évidence ici même²⁴.

L'école, l'éducation, la culture enfin. Ariadna Camariano Cioran a montré, dans un beau livre édité ici même, l'importance qu'il convient d'accorder aux académies princières de Bucarest et de Iassy dans la formation des élites chrétiennes balkaniques laïcisées²⁵. Dans ce livre fourmillant d'informations, on relève les noms d'une vingtaine de Bulgares ayant joué un rôle dans la Renaissance bulgare. On relève également le nom de personnages dont on ne sait s'ils sont Bulgares ou Grecs, comme Niccola Piccolo, natif de Târnovo²⁶. On connaît également à Bucarest l'école des frères Christidès de Stara Zagora, anciens de l'Académie princière de cette ville, qui servira de relais pour les jeunes de cette ville²⁷. Relais efficace qui illustre l'excellence de ces établissements, portes ouvertes sur l'Europe occidentale, puisque l'un de ces élèves de Stara Zagora, Alexandre Exarh, partira à Paris et y réussira ses deux baccalauréats en 1836²⁸, à une époque où l'on ne comptait pas plus de 7 000 bacheliers par an. Résumant la chose, Afrodite Alexieva écrit que "les Bulgares qui voulaient faire des études ou poursuivre leur formation allaient dans les institutions grecques (...) ou dans les écoles grecques dans les villes bulgares (...) ou dans les écoles grecques dirigées par les Bulgares"²⁹.

Une société plus ouverte qu'il n'y paraît aux élites donc, qui exerce aussi son influence à la base puisque les diffuseurs de la culture, issus des

24. Nadežda Dragova, "Die griechischen Quellen von Istorija Slavenobulgarskata", in *Cinquième colloque, op.cit.*, pp. 165-179.

25. *Les Académies princières de Bucarest et de Iassy*, Salonique, I.M.X.A, 1974, pp. 829.

26. On peut consulter sur ce sujet les contributions de A. E. Vakalopoulos ("Le philhellène français Guerrier de Dumast et ses relations avec N. Piccolos") qui défend la thèse grecque, et E. G. Protopsalis ("Nicolas Piccolos de Tarnovo et son oeuvre politique et littéraire") qui avoue hésiter, in *Premier Colloque, op.cit.*

27. Constantin Velichi, *La contribution de l'émigration bulgare de Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare (1762-1850)*, Bucarest, ASSR, 1970, pp. 203-205.

28. Pierre Voillery, "Russophilie ou francophilie", *art.cit.*

29. *Art.cit.*

élites, proviennent des mêmes écoles et suivent des parcours comparables. Des Bulgares sont professeurs de grec (Emanuel Vaskidovič à Svištov ou Mihail Kolarov à Loveč, par exemple)³⁰. La première école laïque de Plovdiv, grecque, est fondée par un Bulgare. Les écoles grecques dispensent des leçons de turc et de bulgare³¹. Les salaires des maîtres sont comparables qu'il s'agisse d'écoles grecques ou d'écoles bulgares. La méthode allilodidactique, dite méthode mutuelle ou Bell-Lancaster du nom de ses inventeurs, qui permet aux élèves les plus avancés d'aider à l'apprentissage des plus jeunes, connaît une très forte diffusion lors de la Renaissance bulgare, écho du succès qu'elle connaît alors parmi les communautés grecques³².

La culture enfin. Je serai bref tant ce point est évident et je me contenterai de renvoyer au travail de Madame Afrodite Alexieva, publié par l'IMXA en 1993³³, qui a recensé un nombre significatif d'ouvrages bulgares issus directement du grec à commencer par le premier imprimé, le *Nedelnik* (les dominicales) de Sofronij de Vraca, dont la source et le *Kiriakodromion* d'Agapi de Crète, ou *l'Abécédaire aux Poissons* de Petar Beron, inspiré de *l'Eklogariou graikikou* de Dimitrios Darvaris. Sans compter la possession par des Bulgares de livres grecs comme le révèle l'étude des bibliothèques³⁴.

III. Des aspirations communes

Il eut été étonnant qu'une telle proximité ne se traduisît pas par des aspirations communes, du moins dans un premier temps, avant que ne surgissent des rivalités liées à l'apparition des États nationaux. Le

30. Afrodite Alexieva, *art.cit.*

31. K. A. Vakalopoulos, *Ο Ελληνισμός της Βόρειας Θράκης και του Θρακικού Ευξείνου Πόντου (L'hellénisme de la Thrace septentrionale et du littoral Thrace de la Mer noire)*, Salonique 1995, p. 127. *Ιστορία του Βόρειου Ελληνισμού. Θράκη (Histoire de l'hellénisme septentrional. La Thrace)*, Salonique 2000², p. 323.

32. *Ibidem*, p. 84 et sq; Angel Dimitrov, *Училището, прогресът и националната революция, българското училище през възраждането, l'école, le progrès et la révolution nationale. L'école bulgare pendant la Renaissance*, Sofia, B.A.N. 1987, p. 283.

33. Afrodite Alexieva, *Les œuvres en prose traduites du grec à l'époque de la Renaissance nationale bulgare*, Salonique, I.M.X.A., 1993. Malheureusement, l'auteur ne présente aucune évaluation quantitative des titres ainsi traduits par rapport au volume total de titres publiés en bulgare entre 1806 et 1878.

34. Afrodite Alexieva, "Collections personnelles...", *art.cit.*; Mihail Kolarov, "La collection de livres grecs à Loveč", in *Cinquième colloque, op.cit.*, pp. 181-297.

XVIIIème siècle est le siècle des lumières, le XIXème, celui des nationalités. De ces grands mouvements, les peuples des Balkans n'ont pas été absents. Et pas plus que d'autres, les Bulgares n'échappent à cette règle.

Dans son ouvrage sur les Balkans après la chute de Constantinople, réédité en 2000, mais publié la première fois en 1958, M. Stavrianos montre le rôle essentiel joué par l'hellénisme dans l'accès des populations chrétiennes de l'Empire aux lumières, par la diffusion de l'information, mais surtout par la formation des élites dans un modèle laïc ouvrant les portes au monde occidental. Cette remarque rejoint celles que nous faisons quelques instants plus tôt sur l'efficacité de l'éducation dispensée. M. Stavrianos ajoute que, une fois revenus chez eux, les Chrétiens des Balkans gardaient le souvenir de ce qu'ils avaient connus et tentaient souvent de s'en faire des propagandistes au sein de leurs coreligionnaires. Parlant des Bulgares, il a cette phrase: "(l'Indépendance grecque) eut sur les Bulgares une influence plus profonde que sur les Serbes. Jusqu'au milieu du XIXème siècle, la grande majorité des Bulgares éduqués fréquenta les écoles grecques de Smyrne, Athènes, Salonique et Jannina et dans diverses îles de la mer Egée. L'enseignement qu'ils reçurent dans ces écoles était en général laïc et inspiré des Lumières, grâce à la révolution intellectuelle survenue dans le monde grec quelques décennies plus tôt. Ainsi, les idées occidentales libérales se répandirent parmi les Bulgares, par l'intermédiaire des Grecs"³⁵.

Ces aspirations communes trouvent leurs traductions dans des engagements communs, dont les idées d'émancipation balkaniques de Rigas Fereos ou de la *Filiki Eteria* illustrent la fin du XVIIIème et le début du XIXème siècle³⁶. Certes, l'émancipation de la Grèce est au coeur du sujet, mais le rêve balkanique est toujours présent. Certes, ces mouvements restent démographiquement limités à quelques centaines de personnes, mais ils agissent comme un ferment identitaire et politique dont

35. L. S. Stavrianos, *op.cit.*, p. 369.

36. Nikolaj Todorov, *Filiki Eterija i Bulgarite*, (*L'hétairie Filiki et les Bulgares*), Sofia, B.A.N. 1965, p. 169; Du même, "La coopération interbalkanique dans le mouvement grec de libération nationale à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècles. Son idéologie et son action", in *Etudes Historiques* II (Sofia 1968) 171-184; Stéphane J. Papadopoulos, "Les plans insurrectionnels de la Philiki Eteria et les Bulgares", in *Premier colloque, op.cit.*, pp. 105-115.

les effets perdureront longtemps et finiront pas gagner de larges pans de la population. Et là encore on retrouve des passerelles entre nos Grecs et nos Bulgares. C'est chez un négociant de Plovdiv installé à Odessa, Grégoire Marasli (le père), que se tient la première réunion de la Société des Amis³⁷. Odessa dont la communauté bulgare jouera un rôle important dans l'histoire de la Renaissance bulgare comme une porte ouverte sur l'étranger et sur une Russie dont les rêves pan-slaves lui permettaient de travestir sa volonté expansionniste. Vassil Aprilov, l'homme qui crée la première école laïque bulgare à Gabrovo en 1835, vivait à Odessa.

Puisque nous parlons des Bulgares je recourrai maintenant à un cas précis, que nous avons effleuré jusqu'à maintenant, mais qui nous servira de fil directeur jusqu'à la fin de cet exposé. Alexandre Exarh, dont nous avons indiqué précédemment qu'il avait passé ses deux baccalauréats à peine arrivé à Paris en 1836, devient, grâce à l'appui de l'Ambassadeur ottoman, Aali Pacha (auquel succède, en 1839, Rechid Pacha), attaché à l'Ambassade. Aali et Rechid seront les deux animateurs du mouvement des réformes. Ils n'oublieront jamais les jeunes attachés chrétiens qu'ils avaient accueillis dans leurs ambassades. Voilà notre Bulgare intégré à l'équipe du *tanzimat* au sein de laquelle les Grecs occupent une place non négligeable³⁸. Il n'est pas le seul Bulgare à Paris à cette époque où l'avenir des nationalités et l'émancipation des Chrétiens ottomans est à l'ordre du jour³⁹. C'est dans ce contexte qu'il entre en politique, par l'intermédiaire du *Comité oriental*⁴⁰ et du futur chef du gouvernement du royaume hellénique, Kolletis, alors chef de la légation hellénique, qu'il rencontre grâce à Nicolas Piccolo. C'est grâce à ce groupe qu'il fait

37. La littérature abonde sur la communauté grecque d'Odessa. Quelques titres: Konstantinos K. Papoulidis, *Oi Έλληνες της Οδησσού (Les Grecs d'Odessa)*, Salonique 1999, pp. 394 (En grec) Index, résumé en français; Du même, *Γρηγόριος Κ. Μαρασλής (1831-1907), Η ζωή και το έργο του (Grégoire Marasli, sa vie, son oeuvre)*, Salonique, I.M.X.A. 1989, pp. 143. Index (En grec); Vasilis Karadasis, *Έλληνες ομογενείς της νότιας Ρωσίας (1775-1861), Les Grecs de la Russie méridionale*, Athènes, Alexandria 1998, Index, Biblio. (En grec).

38. Ilber Ortayli, "Greeks in the ottoman administration during the Tanzimat period", in *Ottoman Greeks in the age of nationalisme*, Dimitri Gondicas et Charles Issawi ed. Darwin Press, Princeton 1999, pp. 161-168.

39. Pierre Voillery, "Un centre bulgare anti-russe à Paris, 1836-1846", *Cahiers du Monde Russe et Soviétique* XXIII (Paris 1982) 33-44.

40. Kruma Šarova, "La question nationale bulgare devant l'Europe au cours de la crise d'Orient au début des années 1840", *Etudes historiques* VII (Sofia 1975) 203-236.

imprimer chez Firmin Didot plusieurs proclamations aux Bulgares mais dont la première, fait significatif, est “adressée aux amis de la civilisation chrétienne dans les deux mondes” et est consacrée à l’émancipation des Chrétiens au lendemain de la répression de l’insurrection de Chypre⁴¹. Firmin Didot, dont le correcteur de grec, Panajot Dobrev/Dobrovič, était bulgare⁴². Paris est alors le centre de l’effervescence balkanique, avec les Grecs, les Bulgares, les Roumains⁴³, les Serbes, et, de manière plus inattendue, les Polonais du Prince Czartoryski qui voient dans l’Empire ottoman et les Chrétiens de la Porte l’espoir d’une alliance de revers contre saint Petersbourg⁴⁴, et en qui les Puissances voient une alternative au pan-slavisme russe. Enfin, même si, comme chacun le sait, Paris est le centre du monde, tout ne passe pas forcément à Paris, et il faut mentionner l’existence dans les années 1840 d’une très active *société thraco-bulgare* à Athènes, centre de propagande et de soutien à la cause bulgare dans le jeune Royaume⁴⁵.

IV. Hellénisme et identité individuelle

Une proximité séculaire, l’existence de filières communes et ouvertes, des aspirations identiques, un environnement culturel et politique unique, bref, ce que l’école historique française définit comme la sociabilité, tous ces éléments concourent à faire se prolonger le modèle hellénique dans la sphère privée.

Dans le cas des Bulgares, il est parfois difficile, lorsque l’on examine le cas des élites sociales, de tracer avec précision la ligne de partage entre qui est Bulgare ou qui est Grec. La personnalité de Nicolas Picco-

41. Nikolaj Planinski, *Čerti ot životă na Aleksandăr Exarh*, (passages de la vie d’Alexandre Exarh), Sliven 1884.

42. Afrodite Alexieva, “Collections personnelles...”, *art.cit.*

43. Radu Florescu, “The struggle against Russia in the Romanian Principalities, 1821-1845”, in *Acta Historica*, Munich, II, p. 184.

44. Wenda Smohowska Petrova, *Mihail Čayka Čaykowsky, Sadak Pasa i bălgarskoto Văzraždane, Michel Czayka Czaykowsky, Sadak Pacha et la renaissance bulgare*, Sofia, B.A.N, 1973, pp. 215 (En bulgare).

45. Vesselin Trajkov, St. Papadopoulos, “La société thraco-bulgare en Grèce durant les années 1840 du XIXème siècle”, *Balkan Studies* 25₂ (1984) 573-582, Actes du 3ème colloque gréco-bulgare sur les relations gréco-bulgares de la fin du XVIIIème au début du XXème siècle, pp. 572-582.

lo, né à Tărnovo, est à ce titre exemplaire puisque les uns le veulent Grec, les autres Bulgares et que les deux pays le revendiquent comme un des leurs⁴⁶. La plus influente des familles bulgares des XVIII^e et XIX^e siècles, les Bogoridis de Kotel⁴⁷, dont certains membres seront princes de Samos et siègèrent au Conseil du *Tanzimat*, présente une image comparable puisque plusieurs de leurs épouses sont grecques. Le cas enfin d'Alexandre Exarh. Revenu à Constantinople en 1847, il s'affirme rapidement comme l'un des porte-parole de la cause bulgare en contribuant à la création d'écoles, en obtenant les autorisations pour la première église bulgare, en dirigeant le premier journal bulgare de la capitale de 1849 à 1862⁴⁸. Avec Nicolas Bogoridis et quelques autres, il est de ceux qui, dans la capitale ottomane, qualifiée par un auteur de "centre culturel bulgare"⁴⁹, construisent l'identité nationale de leur peuple.

Au moment où l'usage des patronymes se développe dans les Balkans, notre Bulgare choisit le plus prestigieux d'entre eux. Non pas un nom bulgare comme ses options politiques pourraient le faire croire, mais un nom grec qui rappelle la fonction tenue par la famille depuis un siècle et demi comme représentant du métropolite de Tarnovo. Halil Inalcik avait évoqué dès 1943 la possibilité d'une continuité identitaire régionales autour de familles localement puissantes⁵⁰. La famille Exarh de Stara Zagora est l'unique cas connu à ce jour. L'absence de contestation de la détention de cette fonction héréditaire depuis 1683, qui aurait dû logiquement être attribué à un représentant du clergé, laisse supposer que cette famille jouissait localement d'une position solide

46. Voir supra note XIX.

47. Nikolaï Nacov, "Knjaz Stefan Bogoridi, biografičeski beležki" (Le prince Stefan Bogoridi, notes biographiques), in *sbornik na bălgarskata Akademija na Naukite*, Sofia, 24, XIV, 1931, pp. 38-52, "Edin Bălgarin ot minalite vremenna" (Un Bulgare des temps passés), *Periodičesko spisanie na B.A.N.* 71 (1911).

48. Pierre Voillery, "Le développement des écoles bulgares parmi les populations bulgares de l'Empire ottoman", in *Turcica*, Paris, sous presse; Du même, "Contribution à l'histoire de la presse ottomane. Le premier journal bulgare de Constantinople" in *Turcica*, à paraître.

49. Naco Nacev, "Carigrad kato kulturen centăr na Bălgarite", ("Constantinople, centre culturel des Bulgares"), in *Sbornik na B.A.N.*, XIX, 12, Sofia, pp. 1-108.

50. Halil Inalcik, *Tanzimat we bulgar meselesi (Le tanzimat dans les terres bulgares)*, Ankara, Turk tarih Kurumu Besimli, 1943, pp. 161. (En turc, cartes, bibliographie. Résumé en français).

antérieure à l'attribution de la fonction exarcale. Notre Bulgare choisit donc de se nommer Exarhos à la grecque, abrégé plus tard en Exarh (forme bulgarisée), l'Exarque, que ses descendants français franciseront en d'Exarque⁵¹. Certains historiens, d'habitude plus pénétrants, y ont vu une vaniteuse recherche de considération sociale⁵², alors que le choix de ce nom répond à des règles générales à tous les Balkans⁵³. Elles consistent à adopter un patronyme triple composé d'abord du prénom du père adjective, ensuite du nom du "héros fondateur" comme le nomme P. H. Stahl, lui aussi adjectivé, et enfin du nom de la fonction ou du métier exercé, le "nom d'agent" des linguistes. C'est pour cela que notre homme se fera logiquement appeler Stoilov (Stoil est son Père), Boï-ev/Bey-oglou (Boï est le "héros fondateur", l'ancêtre éponyme revendiqué et signifie le "guerrier", le "combattant", le "brave"); Bey son assimilation ottomane, *oglou*, fils de, étant l'équivalent de l'adjectivation), Exarhos (la fonction détenue par la famille). Si dans l'histoire patronymique bulgare, il fut le seul à adopter un tel nom, c'est parce que sa famille était la seule à détenir une telle fonction.

L'attrait de la culture et de la société hellénique ne se limite pas au choix du patronyme même si les anthropologues sont là pour nous rappeler qu'il faut y voir un des actes les plus importants de la définition de soi. Cette fascination se traduit dans le choix de son épouse. Là encore rien de très original si l'on considère la chose sous l'angle de l'anthropologie qui nous rappelle que ce comportement répond à une double préoccupation, voir reconnaître par les élites en place sa propre ascension sociale, hausser le prestige de sa propre lignée. Il épouse donc une jeune de la meilleure souche puisque née Sophie Theodoridi, d'une famille originaire de Rodosto (l'actuelle Tekir Dag sur la mer de Marmara), installée à Plovdiv et vivant à Constantinople, elle est la nièce

51. Alexandre Exarh a laissé à sa famille d'importantes archives personnelles.

52. Krumka Sarova, "The voice of Bulgaria in great Britain 1845-1846. (Margracia London and Alexander Exarh)", *Etudes historiques* XII (Sofia 1984) 69-92; Nikolaj Gencev se satisfait d'une analyse encore plus simple puisqu'il parle de "pseudonyme" (*Francija v balgarskoto duhovno vazrazdane, La France et la renaissance spirituelle bulgare*, Sofia, presses de l'Université Kliment Ohridski, 1979, pp. 419, p. 88. Ni bibliographie, ni index. En bulgare); Du même auteur, "La France et l'enseignement bulgare pendant les années 40 et le début des années 50 du XIXe siècle", *Etudes historiques* VIII (Sofia 1983) 191-209.

53. Paul-Henri Stahl, "Soi-même et les autres. Quelques exemples balkaniques", in *Séminaire sur l'identité*, dirigé par Claude Levi-Strauss, Paris, P.U.F. 1977, pp. 287-303.

par alliance de Grégoire Marasli, chez qui s'est tenue à Odessa la première réunion de la *Filiki Etairia*, lui même époux de Zoé Theodoridi, la tante de Sophie. Grégoire Marasli fils, l'évergète bien connu en Grèce, figurera sur le faire-part de décès d'Alexandre Exarh à Sofia en 1891⁵⁴. Cas exemplaire puisqu'on observe l'alliance de deux familles ayant fait des choix politiques identiques, l'émancipation de leurs compatriotes, mais différents si l'on considère les nationalités concernées. Cas d'où il ressort que les choix culturels et les préférences sociales l'emportaient sur toute autre considération au sein de la société chrétienne éclairée de l'Empire ottoman.

Enfin, je terminerais en rappelant que, formés dans des écoles helléniques, vivant dans un milieu hellénique, tous ces gens parlaient le grec et conservèrent un usage actif du grec même après les indépendances.

Dans un article à paraître, je m'étais amusé à parodier Bertold Brecht et à parler de "résistible influence du modèle hellénique"⁵⁵, dont le rejet politique ne s'accompagna pas d'un rejet culturel ou personnel. Il visa le mode de gouvernance mis en place par une hiérarchie ecclésiastique et non pas une identité culturelle ou politique. Mon propos n'avait pas l'ambition de retracer l'histoire d'un mouvement national. Il se voulait davantage une contribution à l'archéologie de la formation de la conscience nationale bulgare et n'avait pour but que d'essayer de montrer l'influence du modèle hellénique dans ce processus. L'hellénisme fut ce qui permit aux Bulgares d'accéder au monde moderne.

Il est temps de conclure ce trop long exposé en posant les questions qui justifient le titre, même si vous en presentez les réponses.

L'influence de l'hellénisme fut-elle un facteur d'acculturation? S'est-elle traduite par l'absorption par les Bulgares d'éléments étrangers à leur propre culture, à leurs traditions? L'idée peut paraître séduisante mais elle comporte le risque implicite de laisser croire, dans ce cas précis, à l'existence d'un modèle culturel parfait parfaitement autonome ou indépendant qui, pour des raisons diverses, s'ouvre subitement, ou plutôt, paraît victime d'une ouverture qui, tout en l'enrichissant, aliène un peu

54. Archives familiales. Pierre Voillery, "La résistible influence du modèle hellénique chez les Bulgares du XIXème siècle. Statut social, culture, éducation et stratégie matrimoniale chez les élites ottomanes pendant la renaissance bulgare", à paraître.

55. Voir note précédente.

de son identité. Si le raisonnement vaut pour des groupes fermés ou isolés, il ne me paraît pas davantage s'appliquer aux Bulgares qu'aux autres populations chrétiennes de l'Empire ottoman. Ce serait faire peu de cas de l'existence d'institutions communes et de l'appartenance à une sphère culturelle et religieuse identique. L'identité bulgare appartient, presque depuis son arrivée dans les Balkans, à la sphère d'influence de l'hellénisme qui, selon les époques et les lieux, put apparaître comme un allié ou un danger, mais jamais un étranger. L'idée d'acculturation me paraît donc trop rigide pour être ainsi appliquée à ce thème précis.

Je conclurais en m'interrogeant sur le fait de savoir s'il faut parler de modèle, d'un modèle que l'on cherche à imiter, auquel on aspire sans l'atteindre ou d'une matrice puisque c'est au sein de ce modèle, et non pas à l'extérieur de celui-ci, que les initiateurs du mouvement de la renaissance bulgare, la première génération, celle que l'historiographie marxiste qualifiait de "bourgeoisie réactionnaire libérale" puis de "bourgeoisie réactionnaire éclairée", sont apparus et se sont formés après y avoir été accueillis au même titre que les autres populations relevant de l'autorité du Phanar. Ils en ont été les représentants actifs dans sa dernière phase de son histoire, au cours de la première moitié du XIX^{ème} siècle, par l'application novatrice de règles directement inspirées de l'hellénisme des lumières. Ils mirent ainsi en mouvement une identité qui, en définitive, allait mettre un terme au monopole ecclésiastique phanariote et aboutir à la constitution d'un Etat.